

En marge de la faculté

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215046>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'était pour nous un rafraîchissement salulaire.

Et les soirées consacrées aux amis, les samedis si impatiemment attendus ! C'était alors la chronique politique de la semaine, rehaussée de remarques piquantes et souvent soulignée d'une figure tracée à grands traits sur l'ardoise où l'on venait de noter un 221 sec au piquet.

C'était si captivant que cela durait jusqu'au matin et que son ironique : « Bonne nuit, messieurs ! » nous était adressé au moment où, selon son expression, les petits oiseaux commençaient à chanter. »

Une vieille connaissance nous est revenue, accueillie avec plaisir : c'est le « *Messenger Boiteux de Berne et Vevey* » de 1920, édité par la maison Klausfelder, à Vevey. Il nous arrive, toujours alerte, sous la vignette bien connue, qui est d'actualité en temps de guerre et de saison en temps de paix par les allégories qu'elle contient. Son bagage littéraire, scientifique et pratique est toujours bien fourni. Il s'intéresse à toutes les actualités, il renseigne toujours la campagne et la ville, restant ainsi le véritable « *Messenger* » de chacun

PAR MONTS ET VAUX

Avant que nos chasseurs remettent le fusil au râtelier et la gibecière dans l'armoire, jusqu'à l'ouverture prochaine, profitons de reproduire la pièce suivante, publiée il y a quelques années dans *Le S^t Hubert*, organe occasionnel de la « Diana »

En chasse.

A mes amis Oscar DURUZ et Marius GRANDJEAN, à Lausanne, membres de la Diana.

DEBOUT chasseurs ! L'horizon se colore, L'ombre des nuits monte du blanc boulevard. Dans le lointain rougit déjà l'aurore.

Taïaut ! Taïaut ! Hallali ! Hallalo !

Dans la fraîcheur de l'aube qui commence, Chargeons gaiement le sac et le fusil. L'oiseau reprendra sa romance, Et le ruisseau son éternel babill.

Eloignons-nous de la ville endormie, Où les bourgeois rêvent à poings fermés. L'édrédon nuit à notre anatomie, Il faut de l'air à nos cœurs enflammés !...

Les Lausannois sont des gens débonnaires Qui n'aiment pas mettre le nez dehors Avant d'avoir — dans les temps ordinaires — Baillé vingt fois en étirant leur corps.

Mais nous, les vieux, à l'humeur héroïque, Le chant du coq, nous surprend le matin, Prêts à partir, d'un courage stoïque, Vers les prés roux où foisonne le tym.

A nous le monde, à nous l'espace immense, L'horizon bleu, la nature et les fleurs ! Le lac d'azur, le champ qu'on enseme, Où le gibier va traîner ses douleurs !

A nous la vie, à nous la forêt sombre Que fait trembler le son troublant du cor, L'air du matin, le grand soleil et l'ombre ! Nous avons tout, et voulons plus encor !...

Fiers et contents, l'âme toujours sereine, Ne craignant pas le retour des hivers, Avec la joie et Diana pour reine. Par monts et vaux nous battons l'univers !

Notre gaité, rien ne peut nous l'abattre, Elle est gravée en notre livre d'or. Avec toujours de l'entrain comme quatre, Nous sommes roi des champs de fructidor.

On dit souvent, lorsque la feuille tombe, Et que la mort semble souffler partout, C'est la saison qui conduit à la tombe, Et qui s'en va nous dépouiller de tout.

Et cependant, ô jeunesse frivole, Petits vieillards ramollis au repos, Courez les bois lorsque la feuille vole, Vous reviendrez avec l'esprit dispos.

Peut-être aussi, votre âme enthousiasmée, Fortifiée à ces rudes ébats, Comprendra mieux la saison embrumée Et des chasseurs les rustiques combats.

Que l'horizon soit de couleur de suie, Qu'il neige ou gèle à fendre des cailloux, Qu'il pleuve à flots où que le ciel s'essuie, Nous restons fiers à vous rendre jaloux.

Enfants des bois, citoyens en maraude, Pour nous tout est dans l'œil et les jarrets. Aussi malheur à l'imprudent qui rôde Et vient flâner aux abords de nos rets.

Nous n'avons pas de tribunal suprême Pour décider du sort des prisonniers. De nos flingots, après le chaud baptême, Les blessés sont remis aux cuisiniers.

Et si, parfois, en retirant la douille, Le fusillé s'enfuit d'un air moqueur, Eh bien ! qu'importe ! on s'en revient bredouille, Content quand même et sans tristesse au cœur.

Mais lorsqu'enfin, la gibecière pleine, Il rentre avec ses chiens la queue au vent, Les aboiements éclatent dans la pleine, Mais il est calme autant qu'auparavant

Ces braves chiens qu'on méprise et qu'on chasse, Il faut les voir sur le cerf aux abois. Sans leur secours, que ferions-nous en chasse Pour découvrir les secrets de nos bois.

Et c'est encor presque un bonheur extrême Qu'un non-chasseur ne goûte qu'à demi : Celui d'aimer comme un peu de soi-même, L'humble animal qui nous tient lieu d'ami.

Vive la chasse et les beaux jours d'automne ! Si la saison des fleurs fait ses adieux, Tant pis ! pour nous le fusil qui détonne Sera toujours le vrai plaisir des dieux.

Et puis, traînant sa longue rêverie Du fond des vals aux agrestes sommets, Comme il connaît, le chasseur, sa patrie ! Et comme il l'aime, ah ! oui, je vous promets !...

Pas un recoin de sa vaste étendue N'est un secret pour un pareil vainqueur. Il a tout vu dans sa course éperdue, Et tout gardé dans le fond de son cœur !...

Allons, chasseurs ! L'horizon se colore, L'ombre des nuits monte du blanc boulevard ; Dans le lointain rougit déjà l'aurore. Taïaut ! taïaut ! Hallali ! hallalo !...

H.-L. BORY.

LA MALADIE DE L'HOMME

C'ÉTAIT dans le petit village de « Paradis » comme une grande fête perpétuelle. Pourquoi ? Sans doute à cause de la distance très grande qui séparait ses chaumières des grandes villes prochaines, dont le vent seul apportait — quand il soufflait dans la bonne direction — le mugissement lointain des sirènes, aux heures de sortie des ateliers et des usines. Et puis, surtout à cause d'un homme, sorte de philanthrope, dont l'esprit rêveur et utopiste était généreux, et s'aidait d'une puissante volonté dans la réalisation des buts qu'il poursuivait. Cet homme, dont la foi était inébranlable, dont le désintéressement était unique, avait triomphé des difficultés et des obstacles et le petit village de « Paradis », à cause de tout cela, était le plus heureux village du monde.

Or, il arriva qu'un jour, ce cerveau puissant, à force d'engendrer, cette volonté, à force de vaincre, s'usèrent, et l'homme épuisé fut terrassé par la maladie. Oh ! comme alors tout changea. Les habitants rôdaient dans les chemins et par les champs comme des âmes en peine. L'isolement, que la maladie obligeait l'homme à garder, remplissait de stupeur tous ces gens. Et bien que l'œuvre restât intacte et que rien ne fût changé dans ce qu'avait fait cet homme, tout semblait aller à hue et à dia, parce que la personnalité dont elle était issue venait d'être atteinte par la maladie. Hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, allaient aux nouvelles, et lorsqu'un matin — il y avait du soleil dans le ciel et des fleurs dans les champs, — le médecin annonça sa guérison, des larmes de joie coulèrent sur toutes les joues, et le petit village reprit sa physionomie habituelle. L'a-

larme avait été chaude, et le bonheur de « Paradis » fort compromis.

On a dit : Les hommes passent, les œuvres demeurent. Si pourtant..., mais non, c'est impossible... R. MOLLES.

La patrie suisse. — Le numéro du 15 octobre contient vingt superbes gravures illustrant une quinzaine d'articles variés ; il ne renferme pas moins de onze portraits, ceux du nouveau juge fédéral M. Eugène Deschenaux, du Conseil d'Etat Vaudois, de M. le Dr Auguste Jeanrenaud, directeur de l'Ecole cantonale d'agriculture de Cernier et de M. Nicolas Wassylko, chef de la mission diplomatique de l'Ukraine de superbe vues du Val d'Hérens ; une vue de Versailles à vol d'oiseau par l'aviateur François Durafor, un groupe de pèlerins suisses devant la Cathédrale de Reims, l'assemblée générale des Sociétés de développement à Grunens-Sumiswald ; une vue des autos-cars postaux dans les Grisons, une vue de la grande foire de Chindon ; de délicieuses reproductions d'œuvres à l'exposition Lory, à Berne, par les projets de monuments à élever aux soldats genevois morts pour la patrie ; une vue du cimetière-type de l'Exposition d'Art funéraire à Mon-Repos, à Lausanne.

EN MARGE DE LA FACULTÉ

VOICI quelques recettes médicales extraites du carnet d'un vieux mège. Nous respectons l'orthographe.

Pour les entorses.

Vous commenciez par dire *Notre aide* et vous faites après la prière qui suit :

Entorce détorce
Si tu es entorce bétorce
Retourne en ta place
Aussi vite que notre Seigneur a été trahi
Le jour du grand vendredi.

En disant cette prière, vous faites la croix avec le pouce sur le mal en tirant le mal en bas.

Cecy par trois fois et puis après vous redites *Notre aide* pour finir.

Pour arrêter le sang pour les gens et pour les bêtes.

Dire le nom de baptême et de famille et si c'est une bête dire le nom de qui elle appartient avant le nom de la bête ; si elle n'en a pas y en mettre un et puis dire la couleur de cette bête, et si c'est une femme la couleur des cheveux.

Au nom de Dieu
Du Père, du Fils et du Saint-Esprit
Amen.

Jésus rouge qui dégoute
Ne dégoute
Pas plus

Que les veines de Jésus

Christ en la croix

Arrête-toi, arrête-toi,

Arrête-toi et que les veines closent la gorge
qui saigne et dégorge

Arrête-toi !

Au nom de Dieu, du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Amen en Jésus.

Le dire trois fois pour tout le sang que vous voulez arrêter, on ne dit *Notre père* que la première fois en commençant.

Pour le tachat.

Feu chaud, feu froid, feu ardent,
Feu violent, feu brûlant.
Que tu perdes ta chaleur
Comme Judas sa couleur
Le jour du grand vendredi
A trois heures après-midi.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Amen.

On la répète trois fois en traînant la main depuis sur la tête jusqu'au bout de la queue.

On entre à l'écurie du pied gauche, on va du côté droit de la bête : tirant son bonnet, on dit le nom de la bête avant de prier.

Pour les coups.

Quand mon père fut fait
Jamais mal ne se fit-il.
Par ainsi, jamais, jamais,
Jamais mal se fasse-t-il.
Amen, ainsi soit-il.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit
Amen, amen, amen, Jésus, s'il plaît à Dieu !

Pour l'attache aux yeux.

Si c'est l'attache
Dieu la détache,
Si c'est la mouche,
Dieu la démouche,
Si c'est le brun
Dieu lui soit bon,
Si c'est le violet
Que Dieu l'ôte.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Amen.

NOS BONS ATEUX

On lit dans l'*Almanach de Lausanne pour l'An de grâce MDCCCVII*, par Jérôme Aigroz, astrologue de Combremont-le-Petit¹, la piquante anecdote suivante, dont nous avons maintenu le style original :

Séjournant le comte de Savoye, Ame VII, surnommé le Comte Verd, à Constantinople, ès tems des croisades, l'un de ses jeunes chevaliers, né en *pays des Vaulx*, de bon lignage, se accointa de la fille de son hôte, par telle manière, que le père et la mère le trouvèrent gisant avec elle, ce dont ils furent très mal contents. Le comte en ouït la complainte, lequel incontinent fit prendre le chevalier et demanda à ceux de la ville quelle punition lui appartenait pour tel cas. Iceux répondirent qu'ils avaient coutume de lui couper la barbe devant tout le monde. Alors le comte l'ordonna ; mais par trop grande jeunesse se trouva le coupable jouvencel dépourvu de barbe. Adoncques fut nécessité de déclarer seulement publiquement que si barbe il y eut eu, icelle aurait été coupée. Puis ainsi déclara le comte au jouvencel. « Bel ami ! heureux êtes, en ce que la loi de céans vous est favorable, apparemment, parce que l'on croit ici que si jeune homme ne peut faire si grande folie... Mais, bel ami ! tenez-vous en garde de commettre aucune pareille faute à l'avenir, car vive Dieu ! serez puni, non à la grecque où barbe paye pour tout, mais à la savoyarde, où pour faute semblable, on coupe barbe et teste avecques. »

Communiqué par MARC A. FREDÉRI.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA FÉE AUX MIETTES

PAR

CHARLES NODIER

Quel infortuné, ô mon Dieu ! n'a pas eu sur la terre, où tu nous a jetés pêle-mêle, sans nous peser et sans nous compter... dans un moment de colère ou de dérision... quel homme n'a pas eu sa mandragore qui chante ?...

— Vous avez donc le temps, Michel, de me faire ce récit, et, pendant que vous me le ferez, nous veillerons à la garde de vos mandragores, et surtout de celle qui a encore une fleur, belle d'ici comme une étoile. J'imagine que la Providence peut nous fournir, durant les heures qui nous restent, quelque motif de consolation.

Michel pressa sa main ; il s'assit près de moi, les yeux tournés sur ses mandragores, et il commença ainsi :

III

Comment un savant, sans qu'il y paraisse, peut se trouver chez les lunatiques par manière de compensation des lunatiques qui se trouvent chez les savants.

— Je suis né à Granville en Normandie.

— Attendez, Michel ; un mot avant d'entrer dans ce récit, que je tâcherai de ne pas interrompre souvent.

Jusqu'à-là, Michel m'avait parlé en anglais, il me parlait en français alors.

— La langue française est votre langue naturelle,

¹ A Lausanne, chez Henri-Em. Vincent, imprimeur-libraire.

et je n'en serais pas aperçu, à la manière dont vous vous exprimez dans celle dont nous nous sommes servis. Laquelle des deux vous est plus familière, car cela me serait indifférent pour vous entendre.

— Je le sais, monsieur ; mais j'ai cru remarquer que vous étiez mon compatriote ; et, quoique les deux langues me soient également familières, j'ai préféré celle qui me donnait un titre de plus à votre attention, et peut-être à votre indulgence.

— Devez-vous cet avantage, assez rare à votre âge et dans votre état, à l'usage ou à l'éducation ?

— A l'usage et à l'éducation.

— Pardonnez-moi tant de questions, Michel ; parlez-vous d'autres langues que ces deux langues avec la même facilité ?

Ici Michel baissa les yeux, comme toutes les fois qu'il avait à faire un aveu pénible pour sa modestie.

— Je crois parler avec la même facilité toutes les langues que je sais.

— Mais encore ?

— Celles de tous les peuples dont le nom a été recueilli par les historiens ou les voyageurs, et qui ont écrit leur alphabet.

— Oh ! pour cette fois, Michel, ce n'est ni l'éducation ni l'usage qui ont pu vous communiquer cette science perdue depuis les apôtres ! A qui en avez-vous l'obligation, je vous prie ?

— A l'amitié d'une vieille mendiante de Granville.

— Alors, dis-je en laissant tomber mes mains sur mes genoux, pour Dieu, Michel, reprenez votre narration, dussé-je ne jamais sortir, pour en entendre la fin, de l'hospice des lunatiques de Glasgow.

— D'ailleurs, ajoutai-je en moi-même, il est probable, si cela continue, que je n'aurai rien de mieux à faire que d'y rester.

IV

Ce que c'est que Michel, et comment son oncle l'avait sagement instruit dans l'étude des bonnes lettres et la pratique des arts mécaniques.

Je suis né à Granville en Normandie. Ma mère mourut peu de jours après ma naissance. Mon père, que j'ai connu à peine, était un riche négociant qui trafiquait depuis longtemps dans les Indes. A son dernier voyage qui devait être plus long et plus hasardeux que les autres, il me laissa sous la garde de son frère aîné, qui l'avait précédé dans ce commerce, et qui n'avait d'autre héritier que moi.

Mon oncle se ressentait peut-être un peu dans ses manières de la rudesse qu'on attribue ordinairement aux marins : la fréquentation des Orientaux et quelque séjour parmi ces peuplades peu civilisées qu'on appelle sauvages, lui avaient inspiré une sorte de mépris systématique pour la société et pour les mœurs européennes ; mais il était doué, à cela près, d'un sens juste et délicat ; et, bien qu'il m'entreteint de préférence des histoires merveilleuses de ces pays d'enchantement pour lesquels sa conversation m'inspirait une prédilection de jour en jour plus vive, il trouvait toujours manière d'en tirer, pour mon instruction, d'excellents enseignements. Les imaginations poétiques de l'homme simple, dont le commerce du monde n'a pas altéré la naïveté, ne lui paraissaient gracieuses et charmantes qu'autant qu'il en résultait un avantage réel d'utilité morale pour la conduite de la vie, et il les regardait comme d'admirables emblèmes qui enveloppent agréablement les leçons les plus sérieuses de la raison. Il avait coutume de les terminer, pendant que j'étais encore suspendu au charme de ses récits, par cette formule qui ne sortira jamais de mon esprit :

« Et si cela n'est pas vrai, Michel, chose dont je suis à peu près convaincu, ce qu'il y a de vrai, c'est que la destination de l'homme sur la terre « est le travail ; son devoir, la modération ; sa justice, la tolérance et l'humanité ; son bonheur, la « médiocrité ; sa gloire, la vertu ; et sa récompense, la satisfaction intérieure d'une bonne conscience. »

Quoiqu'il ne fût pas très savant et qu'il n'entendît que par pratique la plupart des sciences essentielles de son état, il n'avait rien négligé pour mon éducation : à quatorze ans, je savais passablement ce qu'on enseigne aux enfants qui doivent être riches ; les langues anciennes et modernes qui entrent dans les bonnes études classiques, la partie indispensable des beaux-arts qui s'applique le plus commodément aux besoins de la société, et même

quelques arts d'agrément qui contribuent au bien-être ou à la consolation de l'homme livré à lui-même par l'effet de son caractère ou le hasard de sa fortune ; mais on m'avait fait approfondir davantage les éléments les plus positifs des connaissances humaines dans leur rapport expérimental avec l'utilité commune, et mes maîtres ne trouvaient pas que j'eusse mal profité.

J'arrivais, comme je l'ai dit, au commencement de ma quinzième année. Un soir, mon oncle me tira à part à la fin d'un petit régal qu'il avait donné à mes instituteurs et à mes camarades, le propre jour de Saint-Michel, qui est celui-ci, et qui est l'anniversaire de ma naissance et de la fête de mon patron ; c'était à Granville, où saint Michel est particulièrement honoré, un des derniers jours des vacances.

Après m'avoir baisé tendrement sur les deux joues, il me fit asseoir en face de lui, vida sa pipe sur son ongle, et me parla dans les termes que je vais vous rapporter.

« Ecoute, mon enfant, ce n'est pas un conte que « je vais te faire aujourd'hui ; je suis content de « toi ; te voilà, grâce à Dieu et à ton bon naturel, « un assez joli garçon pour ton âge ; il faut maintenant penser à l'avenir, qui est toute la vie du « sage, puisque le présent n'est jamais, et que le « passé ne sera plus. J'ai entendu dire cela dans un « pays où l'on en sait plus long qu'ici. Je te vois « tous les avantages qui peuvent recommander « dans le monde un aimable enfant bien nourri, « entretenu d'utiles instructions et pénétré de principes honnêtes ; cependant, mon pauvre Michel, « tu ne tiens pas plus à la vie par une ressource « solide que la cendre qui vient de tomber de ma « pipe, tant que tu n'as pas un bon état à la main. « Je n'ai pas parlé de ceci tant que je t'ai vu frêle « et gentil comme une petite fille qui n'a affaire que « de vivre et de se porter gaillardement, parce que « je craignais de te fatiguer en compliquant des « études que tu poussais déjà plus chaudement que « je n'aurais voulu pour une santé qui m'est si « chère ! A cette heure, petit, que nous sommes « sortis des brisants, que nous filons sous un joli « vent comme des oiseaux, et que nous avons non « tre gourdoisement aussi libre que des poissons, il « faut que nous parlions raison dans la chambre du « capitaine.

(A suivre)

Grand Théâtre. — Demain soir dimanche, à 8 1/2 heures, spectacle de choix : *La Belle Aventure* pièce en trois actes de Fiers et Caillavet dont la première a eu un très vif succès. C'est une œuvre solide, copieuse, admirablement faite, à la fois émouvante et pleine d'esprit. Elle est interprétée à la perfection par notre excellente troupe de comédie. Samedi 8 novembre, la tournée Edmond Roze nous donnera le *Crime de Potru*.

Kursaal. — Cédant à d'innombrables demandes, M. Wolff-Petitdémange s'est décidé à une reprise de *La Cocarde de Mimi Pinson*, l'opérette militaire et patriotique dont le succès fut étourdissant en 1916. Le délicieux rôle de Marie-Louise est incarné à la perfection par Mme Mary Petitdémange, tandis que Mlle Marzou fait une piquante Zoé. Chacun tient à voir le comique Kikal en poilu Bourriche et veut entendre le fameux duo, avec Mme Feitlinger, du « Comptoir en étain ». Hier, vendredi, le succès a été complet. Il s'accentuera encore ce soir samedi et demain dimanche, en matinée et en soirée.

Royal Biograph. — C'est un véritable brelan d'« as » que nous offre le Royal Biograph. Il s'agit du groupement impressionnant des trois « as » incontestés du cinéma : Douglas Fairbanks, le prestigieux cow-boys mondain, miss Bessie Barriscale, une beauté américaine de grand renom et Charlie Chaplin, le roi du rire. « Sa revanche » qu'interprète Douglas Fairbanks, est un drame du Far-West qui soulève l'enthousiasme des spectateurs. « Rose de Paradis », est un drame superbe, supérieurement joué par miss Bessie Barriscale. « Charlot artiste dramatique » sera le succès de la soirée. Au sujet de cet artiste, la direction prévient le public que, sans avoir la prétention de posséder l'exclusivité des films de Charlie Chaplin, elle en présentera durant la saison d'hiver toute une série.

Dimanche 2 novembre, deux grandes matinées, à 2 1/2 et 4 1/2 heures. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 1/2 heures.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE N° 180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.